

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pierre de WERRA

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1950, tome 48, p. 117-121

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CHRONIQUE DU COLLEGE

Vous savez sans doute, chers lecteurs, que de nouvelles soucoupes volantes ont été aperçues, il y a quelques jours, au-dessus de Martigny. Si vous les avez prises pour une chimère, hâtez-vous de vous détromper. En effet, le lundi 24 avril, à St-Maurice, plusieurs postes de radio enregistraient un baragouin incompréhensible. Heureusement, le chanoine Grandjean était à l'écoute. Quelle ne fut pas son émotion quand il reconnut que cette harangue n'était autre que la langue actuelle des habitants de Vénus. Il captait, tout simplement, la suite d'un message que des explorateurs vénusiens, montés sur soucoupe volante, envoyaient par les ondes à leurs complanétaires. Notre savant chanoine le traduisit immédiatement en allemand, en italien, en français, en latin et en grec. Je vous en donne la version française intégrale :

« L'unique habitant de l'astéroïde B 635, un petit prince, (de nouveau !), nous avait déjà dit que les hommes (ainsi se nomment pompeusement les terriens) étaient des êtres bien extraordinaires. Nous avons vu aujourd'hui, en survolant le plus vieux monastère de la partie occidentale de leur planète, qu'ils étaient complètement loufoques. Les habitants de ce monastère, qui sont fort curieusement vêtus, (ce que vous leur pardonnerez, puisque ces pauvres hommes en sont à peine au début de l'ère atomique) se sont mis en tête de donner des cours à plus de cinq cents jeunes terriens.

C'est ici que l'affaire devient du plus haut comique. Qui croyez-vous, en effet, qui commande aux cinq cents jeunes terriens et aux cent grands terriens leurs maîtres ? Le plus malin ? Eh ! non ! Vous n'y êtes pas. Un animal ? Pire que cela : *une machine*, un appareil bizarre et ridicule qui émet à tout instant un vilain petit son aigrelet auquel tous les terriens s'empressent d'obéir. A l'instant même, par exemple, où la machine annonce le début d'un cours, tous les grands terriens se mettent à parler ; dès qu'elle en annonce la fin, ils se taisent brusquement, quittes à couper un mot en deux. La machine ordonne-t-elle de sortir, ils sortent, de rentrer, ils rentrent, de manger, ils mangent. Ils font tout cela mécaniquement, avec un empressement, une rapidité, qui prouvent leur frayer d'être en contradiction avec *elle*. Si parfois un jeune terrien désobéit à la machine, il se trouve toujours un grand terrien pour l'apostropher et le punir. Elle est vraiment la souveraine et l'unique maîtresse de la maison. Un homme un peu moins automatique que ses congénères écrivait dernièrement un livre intitulé : « La vingt-cinquième heure ». Il avait « bigrement » raison.

Cet engouement, tout cocasse qu'il pût paraître, a pourtant son côté tragique. Nous voulions délivrer ces pauvres êtres de l'esclavage (puisqu'ils font comme nous partie du système solaire)

quand nous apprîmes que c'était eux-mêmes qui, avec de rustiques moyens tels que l'antique électricité de nos ancêtres, venaient d'inventer leur tyrannique machine : ils se croyaient déshonorés, car tous les autres collèges avaient déjà trouvé le système depuis trente ans au moins. Nous sommes partis en riant aux larmes, et... »

A cet instant, un son continu et criard se fit entendre, M. Grandjean tourna précipitamment le bouton de sa radio et partit en grande vitesse donner un cours de mathématiques : la nouvelle horloge électrique venait de retentir pour la cent septante-troisième fois. Ou je me trompe fort, ou c'est d'elle que ces grossiers personnages voulaient parler, d'elle, la plus perfectionnée en son genre de toute la Suisse, d'elle que l'on vient justement d'inaugurer au collège de St-Maurice et qui fait déjà la gloire de ce célèbre établissement en sonnant vingt-trois fois par jour, à la seconde près. Ces originaux préféraient peut-être la vieille cloche de vache des trimestres d'antan. Il reste assez de vénérables coutumes dans la maison (celle, par exemple, de se lever à cinq heures du matin), pour qu'on puisse sans dommage en supprimer une de temps en temps. Qu'auraient dit ces interstellaires s'ils avaient vu le drapeau de l'A. S. C. A. ? Mais ceci mérite une mention spéciale.

Je crois vous avoir déjà parlé des affiches originales du directeur des sports. Au milieu du Carême, il en fit une qui ne manquait pas de sel. La voici à peu près fidèlement reproduite :

AVIS. Art. 1. — Le Pavillon de l'A. S. C. A. sera hissé au grand mât de la grande allée, dans les grandes circonstances.

Art. 2. — Est passible d'une amende de 2 fr., quiconque touche le grand mât, joue avec la drisse, regarde le pavillon en souriant, etc..

Je n'avais jamais remarqué ni drisse, ni grand mât ni aucun des objets hétéroclites cités plus haut, entre les quatre murs de notre cour de récréation. Aussi, après la lecture de cet avis singulier, je partis fort intrigué à leur recherche. A la grande allée, surveillants et élèves dirigeaient vers le ciel de larges yeux béats d'étonnement, ce qui donnait à la fête un petit air d'Ascension. Je levais les miens et je vis, fièrement dressée au coin du terrain de basket une sorte de chose noueuse, vaguement pointue, ressemblant étrangement à la vieille perche qui, depuis une semaine, traînait par là : c'était le grand mât. Le long du mât courait en tire-bouchon une grosse ficelle : la drisse. L'ensemble avait un aspect si branlant que je fus tenté d'ajouter à l'avis du directeur des sports le troisième article suivant : « Est passible d'une amende de 2 fr. quiconque se mouche, ou respire bruyamment à moins de dix mètres du grand mât. » Deux jours plus tard, une étoffe mi-part de gueule, mi-part d'argent flottait à la brise du matin. Une locomotive qui passait par là dérailla sur l'heure. C'était le pavillon

qu'on avait hissé avec cérémonie en l'honneur du tirage tant attendu de la loterie des sports. L'instant était solennel.

Peu avant que le sort n'eût désigné son favori, je me suis permis de demander à quelques personnalités ce qu'elles feraient des 50 fr. du gros lot, si elles venaient à le gagner. Voici leurs aimables réponses :

Ebi : J'irai à Lausanne voir l'exposition Gauguin.

Jenny : J'irai faire une retraite fermée à Viège.

De Loys et Bouchardy : Nous nous achèterons un sommier métallique. .

Gaudard : Je te les donnerai pour que tu me mettes dans la chronique.

M. le Recteur : Pour la caisse de l'Agauinia.

Sudan (l'élève) : Pour une autre sorte de caisse.

Porto : J'achèterai un grand bonnet bleu de clown.

Le chanoine Broquet : Je ferai relier mon livre de rhétorique et j'achèterai les œuvres complètes de la veuve Poussiégle.

Si le hasard capricieux ne fut favorable à aucun de ces illustres projets, le trésor de l'A. S. C. A. n'en tira pas moins son petit profit, car les billets avaient fait fureur dans tous les milieux. On dit même que ce fut dans l'intention d'en acheter un au plus vite que ce lièvre de Vérossaz emprunta, pour se rendre à St-Maurice, le plus court chemin d'un lieu à un autre. A-t-il oublié dans sa hâte les lois de la pesanteur ? Toujours est-il que le chanoine Maillat, par l'odeur alléché, (on était encore en Carême) l'a découvert sans vie aux pieds des rocs. Sa sépulture, comme on se l'imagine, fut des plus strictement ecclésiastique. Il repose aujourd'hui dans de bien saintes panses.

Quelque temps après, c'est un hérisson qui se dérocha. J'ai l'impression qu'il s'est tout simplement suicidé après une violente dépression nerveuse, maladie actuellement très à la mode, même au collège.

Parmi une infinité de cas, je vous citerai le plus drôle : celui de Tédeski, qui avait ingurgité le microbe, entre l'étude des Grands et celle des Petits. Ce jeune homme de bonne famille décida donc de disparaître. Il partit un beau jour à 9 h. du matin. N'ayant pas le sou, il voyagea jusqu'à Bex dans les toilettes d'un train. Nous savons peu de choses sur les péripéties qui lui sont survenues de Bex à Lausanne, sinon qu'il alla en auto, en vélo, en camion, en char et surtout à pied. A 5 h. 10, il arriva chez lui fourbu, crotté, exténué ; il en repartait à 5 h. 11, « à cheval sur un courant d'air » (un peu comme Gardaz I est descendu une rampe d'escalier pendant la Semaine Sainte). A 6 h. 20, il était de nouveau à St-Maurice, où, Dieu merci ! il n'est pas à plaindre, grâce au dévouement incessant des charmantes Sœurs qui préparent nos repas, grâce peut-être aussi aux délicieuses miches de pain blanc d'avant-guerre qui réapparaissent de temps en temps sur nos tables.

Un dimanche de mars, le ministre des Indes nous arriva pendant la messe pontificale. La Royale lui avait délégué son chef du protocole, qui conduisit son hôte dans l'avant-chœur, où une chaise lui était réservée. Le ministre calqua son attitude sur celle du vénérable Chapitre, se levant et s'asseyant en même temps que lui.

Ce ne fut pas la seule réjouissance. Jugez-en. L'internat s'est rendu trois fois au cinéma in corpore et les Joseph (MM. les chanoines Gross et Henry, les Jules (MM. les chanoines Monney et Pitteloud) et les Georges (MM. les chanoines Rageth, Cornut, Delaloye, Revaz) furent tour à tour complimentés ou fêtés. Le populaire chanoine Rappaz fêta solennellement, dans la plus stricte intimité, le trentième anniversaire de sa naissance. On y perd son latin. Qu'il vive et soit heureux ! Et ce n'est pas tout.

Le 1er avril, un complot fut monté par les internes en vue d'ovationner leur directeur qui, s'étant pris pour un facteur (à force de distribuer le courrier) ne tenait pas du tout à être « mis deux fois en évidence ». Le complot échoua grâce à un agent secret de la si sympathique Sœur Nathalie. La soirée n'en fut pas moins belle. Elle se termina surtout très bien, quelques mauvais plaisants ayant eu l'idée géniale d'intervir tous les duvets du dortoir. Le spectacle de ces étudiants circulant avec un édreton sur le dos était fort comique. Le « chambard » ne s'éteignit qu'à dix heures, en même temps que la lumière. Dutoit, qui n'avait pas encore récupéré son bien dut dormir, avec, pour toute couverture, son drap et le plafond. Il put heureusement rattraper cette nuit blanche pendant les longues vacances de Pâques qui suivirent.

Peu après les dites vacances, les pompiers de la ville se crurent obligés de nous faire une petite démonstration. Le plus sérieusement du monde, ils attachèrent au dortoir des Petits un boyau si large qu'on aurait presque pu y faire passer Wiswald, amaigri par son voyage à Vienne. Ils enfilèrent ensuite dans le dit boyau de jeunes élèves, lesquels ressortaient au fond. Parmi la foule des pompiers, deux jeunets se contentaient de regarder de temps en temps la manœuvre. C'étaient Schnorhk et Sarrasin.

Les autorités du collège furent impressionnées par un tel déploiement de force. On vit arriver au dortoir des Grands une troupe d'ouvriers armés de piques qui se mirent à défoncer le vénérable plancher plusieurs fois séculaire. Enfin ! pensait-on. Eh ! non ! c'était pour protéger plus efficacement ce lieu antique et solennel contre un éventuel incendie. La réparation a bien dû coûter une vingtaine de francs. « Si j'avais 20 fr., aurait dit le petit prince (ça recommence !) j'aurais acheté de la benzine pour y mettre le feu. »

Quelques jours plus tard eut lieu une démonstration d'un nouveau genre : la Wallensis. La cérémonie débuta à la basilique par l'entrée théâtrale d'une dizaine de drapeaux. Après le

très beau sermon de l'abbé Crettol, Mgr Haller bénit le nouvel emblème de l'Agaunia. Pour le plus grand plaisir de Sylvain Maquignaz, la conférence de M. J. Darbellay fut peu fréquentée, dit-on ; elle n'en fut pas moins très intéressante. Le cortège, le banquet et la kneipp se déroulèrent sous la pluie, ce qui n'empêcha pas la pleine réussite de la fête. A la séance administrative, notre président Bruchez prononça un discours très apprécié. Il termina par ces mots : « Vivat, crescat et floreat Agaunia ». Je l'admire fort pour une pareille trouvaille, mais je fus un peu déçu en constatant que tous les autres discours de la journée (Dieu sait s'il y en eut) se terminèrent de la même façon.

Après la fièvre d'une telle journée je me suis permis de faire à nouveau un curieux petit rêve, que je vais vous raconter en terminant. Au profit du parti conservateur-populaire-progressiste valaisan, je faisais circuler au collège une ravissante poupée dont il fallait deviner le nom. Lucky ne chercha pas longtemps. J.-M. Gross et Parvex lui donnèrent un nom autrichien. Crittin, Wiswald et Studer, un nom de négresse. Lorétan en dit un tel nombre que je les ai oubliés. Héritier quelque chose de charmant : Michèle ; Montel, quelque chose pouvant être masculin et féminin : Claude. Dutoit, ne trouvant rien, mit : Eustache, et Fragnière : Burette. Finalement, cinq gagnants se disputèrent la poupée : elle s'appelait Jacqueline.

Pierre de WERRA, rhét.

L'Agaunia a reconstitué comme suit son comité pour ce semestre :

Président :	Bruchez Lucien, phil.
Vice-président :	Perret Armand, phil.
Fuchs-major :	Constantin Charles, phil.
Secrétaire :	Rouiller Bernard, phil.
Caissier :	Studer Guy, rhét.

D'impérieuses nécessités de mise en pages nous contraignent à renvoyer au prochain numéro la rubrique de l'A. S. C. A. C'est d'autant plus regrettable que la chronique de Roger Mayer, phil., relatait la belle victoire de notre première équipe sur les juniors de Servette. Nos lecteurs sportifs voudront bien l'être assez pour nous excuser de ce contretemps.

(n. d. l. r.)